
Marathon d'écriture intercollégial Mars 2004

Numéro 104, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2005). Marathon d'écriture intercollégial : mars 2004. *Moebius*, (104), 131–137.

MARATHON
d'écriture

**INTERCOLLÉGIAL
MARS 2004**

PRIX MÆBIUS / MARATHON D'ÉCRITURE
INTERCOLLÉGIAL 2004

En tant que revue littéraire, *Mæbius* est convaincue de la nécessité d'une cohorte renouvelée de lecteurs et d'écrivains. À cet effet, elle s'emploie à assurer la relève en littérature.

Le Marathon d'écriture constitue un événement privilégié qui contribue au rayonnement de l'écriture et de la lecture en milieu scolaire.

Mæbius est donc très heureuse de s'associer depuis plusieurs années à ce marathon et d'y contribuer à la fois comme véhicule de diffusion (publication des deux premiers prix) mais aussi comme mécène, par l'attribution de trois prix. Les trois premiers lauréats sont récompensés par un abonnement d'un an à *Mæbius*, tandis que les premier et second lauréats se voient aussi remettre respectivement un montant de 200 \$ et 100 \$.

PREMIER PRIX

IVE CARTIER
Collège de Trois-Rivières

DEUXIÈME PRIX

ANDRÉE GOULET-JOBIN
Collège de Sainte-Foy

MOT DU PRÉSIDENT D'HONNEUR

Petit vendredi d'hiver indécis, déguisé en printemps pluvieux, joli temps pour une leçon d'écriture. Je n'avais pas la prétention de la donner, cette leçon, mais je ne m'attendais tout de même pas à la recevoir.

Proposer le thème du concours littéraire m'a quand même donné un certain souci; car il s'agissait à mon sens de stimuler l'écriture sans toutefois la contraindre. Partant d'un goût (très personnel, par définition) pour ce que j'appellerais les « moments charnières » de l'existence – qui me paraissent de bons moteurs d'écriture –, j'ai soumis aux marathoniens une phrase de départ qui se voulait très simple, mais surtout entièrement offerte à leur imagination : « C'était la dernière fois... »

J'ose donc espérer que cette dernière fois n'en était pas une, ni pour eux ni pour nous, heureux lecteurs !

Merci encore aux organisateurs de ce fantastique laboratoire de création littéraire, et merci, bien sûr, aux étudiants... pour la leçon.

Bonne lecture !

Guillaume Vigneault

PREMIER PRIX

Tomates et tango

C'était la dernière fois qu'elle mangeait des framboises ; le fruit rouge, à l'avenir, serait proscrit. Le jus acide et chargé de souvenirs titillait sa langue avide de sensations, ses papilles bientôt frustrées de toute passion. L'État en avait décidé ainsi, pour le bien de la société.

Le Parti pour l'Arrêt Précoce de l'Eccéité était arrivé à la conclusion, trois mois auparavant, que la clé du parfait accord social résidait dans la simple suppression de la couleur rouge. De cette manière, plus aucune colère ni rage ne viendrait troubler l'ordre public : plus de violence. Débarrassée de ces contraintes individuelles, la collectivité s'épanouirait enfin. Dans une vaste campagne de purification, le P.A.P.E. avait sacrifié à la flamme bleue la totalité des objets fautifs traqués et débusqués dans tout le pays. Du coup avaient disparu les roses, les tomates, le tango, les rubis, les déshabillés, le vin, toute l'œuvre de Stendhal, juste au cas où, le Tabasco, le satin, Karl Marx, l'anglais, les ballons et des milliers d'autres vies et de raisons de vivre, sans oublier les framboises, dont l'arbuste avait péri le matin même.

Carmina se gavait de baies comme elle ne l'avait fait qu'une fois auparavant dans son enfance, chez sa grand-mère, quand l'excès était encore permis. Son visage et ses mains portaient les stigmates criminels de sa collante volupté. Elle ne ressentait pas la moindre culpabilité alors qu'elle savait mieux que quiconque ce qu'il en coûtait de défier le P.A.P.E.

En août, Mamie conservait toujours une quantité gargantuesque de framboises fourrées au chocolat sur la plus haute tablette du réfrigérateur. Carmina avait hérité de toute la minutie de son aïeule et bourré ses propres petits fruits d'une farce de son cru qu'Innocent, son mari, n'allait pas trouver très amusante. Il préparait, en ce moment, le discours qu'il devait prononcer dans une heure devant des millions de spectateurs afin d'officialiser la fin des purges. Les barbituriques auraient

le temps d'agir. Cet homme, elle ne l'aimait plus depuis un quart de siècle, et maintenant il avait prononcé une loi la libérant implicitement de toute obligation amoureuse.

À 13 heures tapantes, Carmina se tenait à la gauche de son mari, la tête du P.A.P.E., digne et crispée dans une robe fourreau d'un gris placide. Cinq minutes plus tard, glacée de sueur, elle fut saisie d'une crampe déchirante. À l'agonie, elle cracha au visage de son époux, souillant son nouvel uniforme immaculé, toute sa honte sanglante ainsi que les restes de son estomac.

Voilà, Mamie était vengée.

Ive Cartier
Collège de Trois-Rivières

DEUXIÈME PRIX

L'avers des astres

C'était la dernière fois.

Écoute bien mon encre, même si elle n'a pas la force du silence : je ne répéterai pas. Ni mes erreurs ni mon tracas.

Je savais que je te trouverais ici, tapi au détour de mon errance. Tu étais là, gisant au milieu de la route d'ambre terreux, crucifié au sol, buvant les étoiles pour mieux m'en poudrer les yeux. Tu étais la splendeur nue, beau à n'en plus finir, beau à en pleurer ; pour un instant, un sursaut d'éternité, j'ai vraiment souhaité qu'on me passât sur le corps. Ce que tu fis. Une dernière fois.

À présent, laisse-moi. Laisse-moi seule sur le chemin de mes cendres, seule avec mes mains de peine et de misère remplies, remplies d'un passé composé de grains de rêve et de brins de rien. Emmène-toi loin de moi ; ne m'envole plus vers les cieux qui versent dans la chute des anges. Car je sais la neige qui dort au fond des amours recousues, je sais le bonheur ombrageux qui s'ensuit – je sais, et je ne veux pas. Je ne veux plus.

Cette nuit-là, c'était la dernière fois que je me lovais contre toi. Le jour a chancelé au sillon de l'horizon meurtri, fragile ; mais il s'est levé, et tu n'es pas au zénith. Tu n'es plus mon soleil, tu n'es même pas une étoile : tu m'aspirez et m'exsangues, tu te nourris de lumière qui ne t'appartient pas. Tu es un trou noir, tu es un désastre.

C'était la première fois que je ne t'aimais pas.

Quelque part au fond de moi, le ciel s'est éteint.

*Andrée Goulet-Jobin
Collège de Sainte-Foy*